

Vincent Azoulay

Périclès

*La démocratie athénienne
à l'épreuve du grand homme*

*Deuxième édition
revue et augmentée*

EKHO

Conception de la couverture : *Delphine Dupuy*

© Dunod, Malakoff, 2020

© Armand Colin, Paris, 2010, 2015

Dunod Éditeur,

11 rue Paul Bert 92240 Malakoff

<http://www.dunod.com>

ISBN : 978-2-10-080743-7

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Préface

Introduire le *Périclès* de Vincent Azoulay Paul Cartledge

Elles ne manquent pas, les biographies de Périclès, le fils de Xanthippe du dème de Cholargos (pour lui donner son nom complet de citoyen de l'antique cité démocratique d'Athènes). Mais pour être franc, la plupart ne sont pas très bonnes, même la meilleure que nous ait léguée l'Antiquité, compilée par Plutarque de Chéronée, un siècle environ après Jésus-Christ. Il semble que Plutarque n'ait pas été ici au meilleur de sa forme : c'est ce qui permettrait d'expliquer que le Romain auquel il juge bon de comparer ou plutôt d'opposer l'Athénien soit Quintus Fabius Maximus Verrucosus, plus tard surnommé « Cunctator », le « Temporisateur », l'homme à qui revint de sauver le sort de la République romaine après la désastreuse défaite contre Hannibal à Cannes, en 216 av. J.-C. Les carrières respectives de Périclès et de Fabius ne présentent en réalité pas assez de similitudes pour que la comparaison soit utile, et encore moins intéressante.

Cependant, le fait qu'un maître comme Plutarque n'ait pas pu faire mieux indique qu'écrire une bonne biographie de Périclès était peut-être déjà hors de portée des

auteurs de l'Antiquité. Et comme Plutarque a au moins eu l'avantage de disposer de sources écrites directes qui n'ont été accessibles ou utilisées par aucun auteur après lui, la tâche de l'apprenti biographe d'aujourd'hui est encore plus délicate. Cela n'a pourtant pas empêché une succession presque sans fin de tentatives de rédaction sinon d'une *Vie de Périclès* au sens strict du mot, du moins d'un *Périclès, sa vie et son temps*. Ce qui est compréhensible dans ce dernier cas. L'intérêt de l'époque durant laquelle a vécu Périclès – de 493 à 429 av. J.-C. environ – et qu'il a contribué à faire et à façonner ne saurait être surestimé, et la famille et la cité de sa naissance en constituent le véritable épiscentre.

Périclès appartient à la même famille aristocratique, les Alcmonides d'Athènes, dont est également issu l'homme qui aurait introduit en Grèce, si l'on en croit Hérodote, le père de l'historiographie occidentale, la première démocratie au monde, en 508-507 av. J.-C. Il a connu les guerres médiques de 490 (Marathon) et 480-479 (Salamine et Platées). Il a financé, à l'âge de 20 ans environ, l'œuvre la plus ancienne qui nous soit parvenue du premier maître athénien de ce genre théâtral particulièrement vivace qu'est la tragédie, à savoir les *Perses*, d'Eschyle, jouée pour la première fois au Théâtre de Dionysos, au pied de l'Acropole, début 472. Il a été étroitement associé au programme de construction sur l'Acropole, et a vu l'édification du Parthénon (447-432). Il a fréquenté les grands intellectuels de l'époque, athéniens ou étrangers. Sa vie privée – il a vécu avec une Grecque étrangère à laquelle il ne pouvait pas se marier légalement, en vertu d'une loi qu'il avait lui-même soutenue, en 451 – a été un scandale dont les auteurs de comédie se sont régalés. Enfin, s'agissant de la postérité, Périclès a su faire une impression énorme – et extrêmement positive – sur le principal héritier d'Hérodote comme historien de la « grande histoire », Thucydide d'Athènes (vers 455-400 ?), si bien que celui-ci

n'a pas été loin de le surnommer le roi non couronné d'Athènes et de concevoir son histoire de la guerre du Péloponnèse (431-404) à travers le prisme de l'adhésion ou de la non-adhésion des Athéniens aux mesures et aux stratégies défendues avec tant de persuasion par Périclès – du moins est-ce ainsi que Thucydide les a comprises et nous les présente.

C'est Thucydide qui a posé au biographe Plutarque son problème le plus difficile, et c'est lui encore qui a finalement établi la problématique dont s'empare M. Vincent Azoulay dans cet ouvrage novateur et intrigant, qu'un récent prix a justement récompensé¹. Car Plutarque a eu le plus grand mal à réconcilier le Périclès de Thucydide, l'homme d'État impassible, avec le Périclès jouisseur, bohème et scandaleux évoqué dans d'autres sources du v^e siècle av. J.-C., dont des pièces comiques et des plaidoires judiciaires. Parmi les nombreux objectifs poursuivis de son côté par M. Azoulay, le moindre n'est certes pas de déconstruire l'image de Périclès qui est aujourd'hui répandue à la fois chez les historiens et dans la littérature plus grand public, c'est-à-dire celle d'un catalyseur du changement, d'un « grand homme », de la quintessence d'Athènes et de son « temps »².

1. Pour son *Périclès. La Démocratie athénienne à l'épreuve du grand homme* (Paris, Armand Colin, 2010), Vincent Azoulay a reçu le Prix du Sénat du Livre d'histoire. Il a également publié : *Xénophon et les grâces du pouvoir. De la charis au charisme* (Paris, Publications de la Sorbonne, 2004) ; cet ouvrage est issu de sa thèse, passée en 2002 sous la direction de Pauline Schmitt Pantel, pour laquelle il obtint le titre de docteur avec la plus haute distinction, et au jury de laquelle j'ai participé. M. Azoulay est professeur d'histoire grecque à l'Université Paris-Est Marne-la-Vallée. Il fait aussi partie de l'équipe de recherche Anhima, qui se consacre à l'étude de l'anthropologie et à l'histoire des mondes antiques.

2. Dans sa bibliographie, M. Azoulay cite plusieurs ouvrages consacrés à un supposé « siècle de Périclès » ou à l'« Athènes de Périclès », parmi lesquels ceux de François Châtelet, Paul Cloché, Robert Flacelière, Jeffrey Hurwit ou Loren J. Samons II. J'ai moi-même contribué (« Pericles-Zeus : a study

Je me permettrai donc de commencer cette brève préface par cette idée d'un Périclès héros séculaire, d'un Périclès qui aurait été la version grecque et antique du Louis XIV de Voltaire : y a-t-il eu, réellement, un « siècle de Périclès » ? Une des grandes surprises de la lecture de M. Azoulay est de montrer à quel point cette idée est en réalité récente, et pas plus ancienne, en vérité, que l'époque de Voltaire lui-même. L'expression remonte ainsi à l'*Anti-Machiavel* du futur Frédéric le Grand, écrit en 1730, publié (sous anonymat) l'année suivante à Amsterdam et diffusé avec la plus grande énergie par Voltaire lui-même. Comme le montre très bien M. Azoulay, ce n'est pourtant que bien plus tard que cette idée est devenue commune et a reçu un soi-disant contenu matériel. Et ce n'est pas le moindre mérite historiographique de notre auteur que de montrer la fragilité des fondations de cet édifice aussi intellectuel qu'idéologique.

La principale vertu de ce remarquable ouvrage est en effet d'être à la fois problématique et historiographique. Loin de se contenter de raconter « comment étaient » la vie et l'époque de Périclès, M. Azoulay structure son « odyssée biographique » autour d'une série de problèmes, plus ou moins ordonnés de manière chrono-logique. Il commence (chapitre 1) par montrer – premier problème – comment le jeune Périclès s'est accommodé de la famille illustre mais assez mal famée à laquelle il appartenait : issu de la grande lignée des Alcméonides par sa mère, il était sous l'emprise d'une malédiction ancestrale vieille d'un siècle et demi ; et par son père, il héritait d'un conflit profond avec la famille tout aussi aristocratique de Miltiade de Marathon. Le deuxième problème de Périclès (chapitres 2

in tyranny») à une récente collection intitulée (en grec) « La démocratie de Périclès au XXI^e siècle », dirigée par Ch. Giallourides (Athènes, I. Sideres, 2006). La publication d'un « manuel » intitulé *Pericles* par une grande maison d'édition universitaire (University of California Press, 2009, S.V. Tracy [dir.]) est symptomatique.

et 3) vient des fondements militaires et rhétoriques de son pouvoir politique – et de ce que le « pouvoir » signifiait ou pouvait signifier dans la démocratie qu'était et qu'est devenue Athènes, grâce en partie, mais pas seulement, à Périclès. Le troisième problème (chapitre 4) concerne la puissance et la richesse de la cité d'Athènes telles qu'elles s'exprimaient sur le plan interne et externe : autrement dit, dans quelle mesure Périclès a-t-il été responsable de l'impérialisme athénien ? Comment et jusqu'à quel point les énormes revenus d'Athènes (énormes en fonction des critères du temps) ont-ils permis de mettre du liant dans les rouages de la démocratie (chapitre 5) ? Le quatrième problème abordé par M. Azoulay est celui des rapports moins entre la sphère publique et la sphère privée qu'entre la sphère personnelle et la sphère communautaire : le chapitre 6 aborde avec une grande finesse les interactions de Périclès avec ses proches et ses amis, le chapitre 7 évoque sa carrière « érotique » peu conventionnelle et semée de scandales, et le chapitre 8 ses relations avec les dieux de la *polis* (« cité-État ») de l'Athènes démocratique.

Les trois derniers chapitres sont ceux dont le contenu et l'allure sont le plus explicitement historiographiques. Comme l'affirme l'auteur au début du chapitre 10, « Telle est certainement la première vertu de l'enquête historiographique : se déprendre des automatismes de pensée et se convaincre que les traditions ont elles-mêmes une histoire. » Le chapitre 9 se plonge dans la vision principalement colportée par Platon, et dont a hérité Plutarque, d'un Périclès qui, loin de ressembler au parfait homme d'État de Thucydide, apparaît d'abord non seulement comme un démagogue fini, mais comme le corrupteur immoral et même vil du peuple athénien. C'est une vision, nous montre Vincent Azoulay, qui doit plus à une sorte de snobisme et à un sentiment antidémocratique qu'à une évaluation historique objective ou à un jugement

rationnel. Mais c'est aussi une vision qui a empêché Périclès d'accéder facilement au statut et à la stature du « grand homme », comme il finira malgré tout par le faire, au cours d'un processus complexe que démêle de façon remarquable M. Azoulay dans le chapitre 10 (xv^e et xvi^e siècles) et le chapitre 11 (xviii^e et xix^e siècles). Pour Machiavel et Bodin, par exemple, Périclès était l'incarnation même de l'instabilité démocratique; aux yeux de Montaigne, il était le modèle du rhéteur superficiel; et il restera, jusqu'à la Révolution française et bien après, condamné aux ténèbres idéologiques et historiographiques. Nous sommes fort loin, ici, du glorieux conquérant Alexandre, du brave combattant Cimon ou du sage législateur Solon. Et pourtant, comme nous l'avons évoqué, c'est dans les années 1730 que l'expression « siècle de Périclès » est apparue pour la première fois ou, comme le dit M. Azoulay, qu'est né le « mythe » péricléen.

L'ouvrage pionnier d'histoire de l'art « antique » de J.-J. Winckelmann, *Geschichte der Kunst des Alterthums* (1764), distingue ainsi la période classique « péricléenne » de l'Athènes et de la Grèce du v^e siècle, quand et où les conditions politiques, sociales et intellectuelles ont concouru le plus favorablement, selon lui, à stimuler une création esthétique d'une valeur éternelle. Mais c'est l'homme politique et historien anglais George Grote qui a sans doute le plus contribué, dans son *History of Greece* en douze volumes (1845-1856, en part. t. VI, ch. XLVII), à faire de l'histoire d'Athènes et de la démocratie (quasi parlementaire) athénienne le récit canonique des Lumières occidentales, lui attribuant un rôle qu'avait joué jusque-là la cité rivale de Sparte – dont la cause ne profita guère du soutien fervent que lui apportèrent les réactionnaires et les nationalistes de tout poil, de William Mitford à la fin du xviii^e siècle aux écoles de l'élite nazie et aux tous universitaires d'Hitler au xx^e siècle, en passant par

les pédagogues du Corps royal des cadets prussiens à la fin du XIX^e³.

Un long épilogue est consacré au problème du «grand homme» ou du héros faiseur d'événement. Il ne conviendrait pas ici de gâcher la fête en révélant le point de vue de M. Azoulay, mais je puis sans crainte assurer que son Périclès ne ressemble pas à celui d'Evelyn Abbott, auteur, dans la collection «Heroes of the Nations», de *Pericles and the Golden Age of Athens* (New York/Londres, G.P. Putnam's Sons, 1891), ni même à celui de Thucydide. Je puis également ajouter que cet épilogue, comme d'ailleurs tout le livre, est écrit avec une grande clarté et témoigne d'une subtilité interprétative d'une profondeur impressionnante.

3. Helen Roche, *Hitler's German Children: The Ideal of Ancient Sparta in the Royal Prussian Cadet-Corps, 1818-1920, and in National Socialist Elite Schools (the Napolas), 1933-1945* (Swansea, Classical Press of Wales, 2013).

À mes parents
Pour Pauline Schmitt Pantel

Remerciements

Au seuil de cet ouvrage, je tiens à exprimer toute ma reconnaissance à Maurice Sartre qui, par son enthousiasme communicatif, m'a convaincu de me lancer dans cette aventure et dont le soutien constant m'a permis de ne pas m'égarer en chemin. Je dois également beaucoup aux étudiants d'histoire de Marne-la-Vallée qui furent les premiers à arpenter en ma compagnie ces sentiers périlleux, dans les petits matins blêmes du Bois-de-l'Étang : leurs réactions m'ont souvent aidé à affiner et clarifier mes hypothèses et mes développements.

Je souhaite aussi remercier tous ceux qui ont eu la patience et la gentillesse de relire les premiers états de l'ouvrage, m'évitant bien des chausse-trapes historiques, orthographique ou logiques – en particulier Marie-Christine Chainais, Pascal Payen et Jérôme Wilgaux, qui m'ont fait bénéficier de leur précieuse expertise. Deux souffre-douleur appellent une mention spéciale : Paulin Isnard, qui a suivi pas à pas mes tâtonnements et joué avec amitié le rôle de miroir critique ; Christophe Brun, qui, avec son humour coutumier et son recul salvateur, a bouleversé bien des certitudes acquises.

Enfin, rien n'aurait été possible sans Cécile, qui m'a accompagné durant la gestation de ce Périclès et grâce à laquelle j'ai trouvé les clés du père.

Introduction

*La grandeur d'un homme est comme sa réputation ;
elle vit et respire sur les lèvres d'autrui.*

Rivarol

Silhouette familière des manuels scolaires et des livres sur la Grèce, Périclès a le rare privilège d'incarner à lui seul un « siècle », condensant sur son nom l'apogée d'Athènes et l'épanouissement de la première démocratie de l'histoire. Connue par un buste d'époque romaine, son visage impénétrable apparaît comme un défi lancé à l'historien. Sous quel angle appréhender cette statue sans aspérité ? Comment proposer un nouveau regard sur un sujet déjà scruté tant de fois ? S'attaquer à un tel monument comporte à l'évidence un risque : errer longtemps sur l'océan d'une historiographie pléthorique, au risque de ne jamais arriver à bon port.

Méthode : de l'enquête biographique considérée
comme *Odyssée*

Plusieurs écueils guettent l'historien qui, téméraire ou inconscient, se lancerait dans l'aventure. Il lui faut tout d'abord naviguer entre deux périls symétriques : l'idéalisation et son envers, le relativisme. Lestés par le poids d'une tradition historiographique élogieuse, les historiens de l'Antiquité ont en effet du mal à aborder Périclès sans un

a priori éminemment positif. Depuis le XIX^e siècle, le personnage est souvent considéré comme l'un des principaux artisans du « miracle grec », incarnant « l'idéal cristallisé en marbre pentélique »⁴, pour reprendre la formule fameuse d'Ernest Renan. À la tête d'une cité paisible et harmonieuse, Périclès serait le modèle du dirigeant sage et incorruptible, conformément au portrait louangeur dressé par l'historien Thucydide.

Toutefois, depuis une cinquantaine d'années, cette vision enchantée a été battue en brèche par de nombreux travaux. Certes, au temps de Périclès, Athènes fut le lieu d'un intense bouillonnement politique et culturel : la démocratie directe s'affermir durablement, tandis que l'Acropole se couvrit de monuments grandioses qui, encore à nos yeux, clament l'apogée de la Grèce. Pour autant, ces succès indéniables ne sauraient masquer les limites du système athénien. La démocratie n'avait que faire des droits de l'homme et ne se souciait que des droits du citoyen : à l'époque de Périclès, la communauté civique demeurait un club fermé, dont les esclaves, les métèques et les femmes étaient exclus et qui, en outre, n'hésitait pas à tyranniser ses alliés dans le cadre d'un empire maritime toujours plus hégémonique.

Faut-il donc, par un soudain retour de balancier, mettre à bas la statue de Périclès sculptée avec tant de soin par la tradition ? Du miracle au mirage : le stratège athénien mérite-t-il d'être renvoyé aux oubliettes de l'histoire, en tant qu'emblème d'un univers machiste, esclavagiste et colonialiste – bref, comme préfiguration de l'Occident impérialiste des XIX^e et XX^e siècles ? Ce serait là tomber de Charybde en Scylla, de l'idéalisation débridée au relativisme radical. En réalité, cette vision négative est tout

4. « Prière sur l'Acropole », dans E. RENAN, *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, Paris, 1883.

aussi réductrice que la précédente, puisqu'elle juge la cité antique à l'aune des réalités contemporaines.

Tel est l'autre écueil que l'historien doit s'employer à éviter dans une telle enquête : l'anachronisme. Condamner Périclès au nom des valeurs d'aujourd'hui, ce serait en effet commettre une singulière erreur d'optique. Rabattre le passé sur le présent reviendrait, tel le Cyclope de l'*Odyssée*, à n'observer sa proie que d'un œil. La perspective s'en trouve singulièrement faussée... Faut-il le rappeler, l'esclavage ne fut aboli en Europe qu'au XIX^e siècle et, en France, les femmes ne disposèrent du droit de vote qu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Dénierait-on pour autant le rôle joué par la Deuxième et la Troisième Républiques dans la démocratisation de la nation ? Pour prendre la mesure de la rupture qui s'opéra au temps de Périclès, il convient en réalité de la rapporter, non à la situation d'aujourd'hui, mais à celle qui prévalait alors dans le monde antique. En définitive, la vision « borgne » en dit bien plus sur les obsessions contemporaines que sur l'Athènes du V^e siècle. De façon plus insidieuse, l'anachronisme se loge souvent dans les analogies auxquelles l'historien recourt pour évoquer le monde grec et ses « grands hommes ». Ainsi n'y a-t-il probablement aucun bénéfice à considérer Périclès comme un chef de parti politique – comme s'il existait de telles formations structurées à Athènes – ou à interpréter le chantier de l'Acropole comme le fruit d'une politique keynesienne avant la lettre, Périclès endossant alors les habits de Roosevelt⁵.

Doit-on dès lors s'en tenir à invoquer la radicale altérité du monde grec au risque d'ennuyer le lecteur confronté à une Antiquité drapée dans sa singularité ombrageuse ? Si Périclès ne ressemble en rien aux hommes politiques contemporains, pourquoi s'intéresser encore au personnage ? Est-il par ailleurs possible d'aborder le passé

5. Voir *infra*, chapitre 12, « Périclès retrouvé », p. 342-343.

totale­ment exempt des préoccupations d'aujourd'hui? Là encore, tout est question d'équilibre. Ce livre entend plaider pour une vision binoculaire, fondée sur un va-et-vient constant entre présent et passé. À condition d'être contrôlé, l'anachronisme peut avoir des vertus pédagogiques, voire heuristiques⁶. Opérer des rapprochements avec le présent, sans pour autant céder aux vertiges de l'analogie: telle est la voie étroite que nous nous proposons de suivre.

Dans cette odys­sée semée d'embûches, il est un dernier piège particulière­ment difficile à esquiver: la personnalisation, inhérente à toute entreprise biographique. À l'instar du voyageur qui, séduit par le chant des sirènes, en vient à oublier sa famille et sa patrie, le biographe a souvent tendance à négliger l'environnement social et politique dans lequel s'inscrit l'action de son héros. En focalisant l'attention sur un individu, l'historien risque de laisser dans l'ombre le rôle de la collectivité, ce qui serait pour le moins paradoxal lorsqu'on aborde la première démocratie de l'histoire. Il faut dire que les sources anciennes ne sont d'aucune aide pour dissiper le sortilège. Dès la fin du v^e siècle, Thucydide assurait en effet, à propos de l'Athènes de Périclès: «C'était de nom, une démocratie, mais en fait, le premier citoyen exerçait le pouvoir» (II, 65).

Cette formule célèbre a longtemps été prise au pied de la lettre, comme si l'histoire de la démocratie athénienne et la carrière de son chef pouvaient se superposer et fusionner sans reste⁷. Or cette personnalisation est éminemment discutable: stratège lui-même, Thucydide est loin d'être aussi «objectif» qu'une certaine historiographie l'a longtemps soutenu. Non, Thucydide n'est pas

6. N. LORAUX, «Éloge de l'anachronisme en histoire», *Le genre humain*, 27 (1993), p. 23-39.

7. Voir par exemple P. CLOCHÉ, *Le siècle de Périclès*, Paris, 1963; R. FLACELIÈRE, *La vie quotidienne en Grèce au siècle de Périclès*, Paris, 1966 ou encore F. CHÂTELET, *Périclès et son siècle*, Paris, 2^e éd., 1969.

un « collègue »⁸, si tant est que les historiens d'aujourd'hui soient plus objectifs que leur célèbre devancier. L'auteur de la *Guerre du Péloponnèse* est plutôt l'héritier d'une tradition bien enracinée qui tend à n'envisager l'histoire qu'en rapport avec des grands hommes qui, supposément, la modèlent.

Faut-il dès lors tordre le bâton dans l'autre sens et diluer l'action de Périclès dans celle du peuple athénien ? Pour rendre à César ce qui appartient à César – et au peuple ce qui appartient au peuple –, il serait tentant d'écrire une histoire d'Athènes animée par un collectif anonyme : en somme, faire l'histoire, non de Périclès, mais de 50 000 citoyens. Plusieurs études sur le stratège suivent cette inclination et, prenant prétexte de la vie de Périclès, brossent en réalité un portrait d'Athènes au v^e siècle⁹.

Ce serait néanmoins une approche simplificatrice, sinon simpliste, du problème : plutôt que de choisir entre le peuple et l'individu, il convient précisément de prendre cette question pour objet d'étude. Si Périclès pesa indéniablement sur les décisions collectives de la cité, *a contrario*, la vie du grand homme révèle en creux l'influence du *dèmos* athénien sur ses dirigeants. Pour exercer le moindre pouvoir, le grand homme était contraint de tenir compte des attentes populaires, d'aligner, d'ajuster et d'adapter son comportement en conséquence. C'est précisément l'interaction complexe entre le peuple et ses chefs qui mérite d'être placée au cœur de l'enquête.

Un projet centré sur Périclès doit donc se situer sur une étroite ligne de crête : se garder d'idéaliser Athènes, sans pour autant nier la rupture introduite par l'invention de la démocratie ; éviter si possible les parallèles trompeurs,

8. Voir N. LORAUX, « Thucydide n'est pas un collègue », *Quaderni di Storia*, 12 (1980), p. 55-81.

9. Voir les remarques de P. SCHMITT PANTEL, *Hommes illustres. Mœurs et politique à Athènes au v^e siècle*, Paris, 2009, p. 204 et, plus généralement, F. DOSSE, *Le pari biographique. Écrire une vie*, Paris, 2005.

sans renoncer à mettre en œuvre certains anachronismes contrôlés, dans la mesure où l'histoire, fût-elle positiviste, est toujours nourrie par les débats d'aujourd'hui ; enfin, ne céder ni à l'illusion du grand homme, ni à celle de la toute-puissance des masses, pour enquêter plutôt sur la tension productive entre le stratège et la communauté athénienne. C'est à cette triple condition que l'on peut espérer rendre à Périclès et à la cité toute leur épaisseur historique, en soulignant les profonds décalages et les quelques ressemblances avec la vie démocratique contemporaine.

Au lieu de nous lancer dans une nouvelle biographie de Périclès, nous chercherons donc plutôt à remettre en contexte cette grande figure, en la réinsérant dans la culture politique démocratique du ^v^e siècle. Autour de l'homme Périclès circulent de nombreux récits, parfois contradictoires, qui dévoilent en creux, « à l'état plié »¹⁰, l'univers social et historique de l'Athènes classique. Périclès apparaît ainsi comme un bon « réactif » – pour employer une métaphore chimique – permettant de révéler le fonctionnement de la démocratie athénienne dans ses multiples facettes.

Pour évaluer l'ampleur et la portée de ces interactions, encore faut-il commencer par restituer la trame dans laquelle s'inscrit l'itinéraire de Périclès. Ces points d'appui chronologiques sont nécessaires pour saisir les débats qui se cristallisent autour de son action et de son empreinte sur le destin d'Athènes.

Chronologie: une brève histoire de Périclès

Apparue aux alentours du ^{viii}^e siècle, la cité (*polis*) constitue une nouvelle forme d'organisation politique et territoriale qui se diffuse rapidement dans tout le bassin

10. B. LAHIRE, « De la théorie de l'*habitus* à une sociologie psychologique », dans ID. (éd.), *Le travail sociologique de P. Bourdieu*, Paris, 1999, p. 121-152.

méditerranéen, depuis la mer Noire jusqu'aux rivages de l'Andalousie. Au début du v^e siècle, le monde grec est composé d'une mosaïque d'un millier de communautés indépendantes les unes des autres, mais unies par la langue et les cultes. Parmi elles, la cité d'Athènes, qui offre alors l'aspect d'une communauté en pleine mutation. Au moment où naît Périclès, en 494/3 av. J.-C.¹¹, la cité s'est libérée depuis peu de la domination de ses tyrans qui, durant un demi-siècle, avaient tenu les rênes du pouvoir. Le changement est d'importance: avec la chute de la tyrannie en 510 av. J.-C., les formes de domination personnelle furent discréditées pour longtemps – un facteur dont Périclès dut tenir compte durant toute sa carrière. Ce bouleversement trouva également une traduction institutionnelle, en 508/7 av. J.-C.: impulsée par Clisthène, une série de réformes modifia en profondeur l'organisation politique de la cité, jetant les bases de la démocratie qui s'épanouit au cours du v^e siècle.

Apparenté au réformateur Clisthène, Périclès jouissait à ce titre d'une ascendance fort prestigieuse. De sa jeunesse, on ne connaît cependant que fort peu de choses, sinon qu'il passa probablement quelques années en exil. Son père Xanthippe fut en effet banni par le peuple athénien, au terme d'un vote d'ostracisme – une procédure qui permettait d'écarter momentanément un membre de l'élite jugé trop puissant, de façon à prévenir tout retour à la tyrannie. La sanction tomba en 485 av. J.-C., à mi-chemin entre les deux guerres médiques qui virent s'opposer une fraction des cités grecques à l'Empire perse.

Périclès grandit au rythme de cette lutte *a priori* inégale. Entre les deux mondes, le déséquilibre des forces était flagrant: d'un côté, des communautés grecques

11. La date est probable, mais non certaine. Voir à ce propos les remarques de G. A. LEHMANN, *Perikles. Staatsmann und Stratege im klassischen Athen*, Munich, 2008, p. 30 et p. 273.

désunies, comptant tout au plus quelques milliers de citoyens; de l'autre, l'immense empire achéménide, dont le centre de gravité se situait sur les hauts plateaux iraniens, mais dont la domination s'étendait des rivages de la mer Noire, à l'ouest, jusqu'à l'Afghanistan, à l'est, en passant par l'Égypte au sud. Si la première guerre médique, en 490, ne fut qu'une escarmouche dont les hoplites athéniens sortirent vainqueurs à la surprise générale, la seconde guerre médique fut un affrontement d'une tout autre ampleur. Par terre et par mer, les forces perses envahirent le territoire de la Grèce continentale et, face à la menace, seules trente et une cités – sur les centaines que comptait alors l'Hellade – s'unirent pour résister à l'offensive. Si Sparte reçut le commandement nominal des forces grecques, Athènes disposait de l'essentiel de la flotte, construite grâce à l'argent tiré des mines du Laurion, au sud de l'Attique.

C'est dans ce contexte dramatique que le père de Périclès, Xanthippe, fut rappelé par les Athéniens qui, face au danger, firent taire momentanément leurs divisions. Menées par le stratège Thémistocle, les troupes grecques détruisirent la flotte perse en septembre 480 av. J.-C. dans le détroit de Salamine, non loin d'Athènes. Recrutés parmi les citoyens les plus pauvres – les thètes dans la classification censitaire instaurée par le législateur Solon au début du VI^e siècle –, les rameurs athéniens furent les artisans de cette victoire décisive, ce qui les encouragea par la suite à revendiquer un rôle politique à la hauteur de leur importance militaire. Quant au père de Périclès, Xanthippe, il ne tarda pas à s'illustrer personnellement dans le conflit en conduisant la flotte athénienne à la victoire, au cap Mycale, en 479 av. J.-C., lors d'un des derniers engagements de la guerre.

Du jeune Périclès, on ne connaît à ce stade toujours rien de précis et il faut attendre encore vingt ans pour le

voir émerger sur le devant de la scène politique. Depuis l'ostracisme de Thémistocle, accusé en 471 av. J.-C. d'avoir pactisé avec l'ennemi perse, c'est le stratège Cimon qui exerçait une influence prépondérante dans la cité athénienne, grâce au prestige militaire acquis dans le cadre de la ligue de Délos fondée en 478 av. J.-C. Après la seconde guerre médique, Athènes avait en effet pris la tête d'une alliance visant à empêcher le retour des Perses en Égée et dont le siège se trouvait sur la petite île de Délos, au milieu de l'archipel des Cyclades. D'alliance librement consentie, la ligue se transforma rapidement en instrument au service des Athéniens qui ponctionnaient les cités alliées sous prétexte de les défendre contre la menace perse. Si les citoyens pauvres tiraient d'importants bénéfices matériels de cette position avantageuse, ils exerçaient une influence politique encore limitée à l'intérieur de la cité. Pour maintenir le *statu quo*, Cimon pouvait compter sur l'appui du vénérable conseil de l'Aréopage, où siégeaient les magistrats les plus prestigieux de la cité, les archontes sortis de charges, membres de l'élite traditionnelle d'Athènes.

C'est dans ce contexte brossé à grands traits que Périclès entra en scène, peut-être en tant qu'accusateur de Cimon, en 463 av. J.-C. Une fois cet encombrant rival mis définitivement sur la touche, s'ouvrit une séquence d'une trentaine d'années, durant laquelle Périclès joua manifestement les premiers rôles dans la cité, tandis que la démocratie s'affermissait. Toutefois, son autorité ne fut jamais incontestée : il essuya d'abord les attaques de tous ceux qui, menés par un parent de Cimon, Thucydide d'Alopékè (qu'il ne faut pas confondre avec l'historien du même nom), s'opposaient à la montée en puissance du peuple (*dèmos*) dans la cité ; même après l'ostracisme de ce dangereux rival, en 443 av. J.-C., Périclès resta en proie à de virulentes critiques, comme en témoignent les poursuites intentées contre plusieurs de ses proches – le

philosophe Anaxagore, sa compagne Aspasia, ou le sculpteur Phidias dans les années 430.

Son empreinte sur la vie de la cité n'en demeure pas moins indéniable. Tout d'abord, c'est sous son impulsion que les magistratures les plus prestigieuses furent ouvertes aux citoyens les plus pauvres : instaurées au début du VI^e siècle, les barrières censitaires furent progressivement levées, même si l'accès à l'archontat demeura fermé aux thètes. C'est encore à l'initiative de Périclès que furent mises en place les premières indemnités de participation à la vie civique, les *misthoi*. À partir de la fin des années 450, les jurés des tribunaux athéniens furent rétribués de façon à ce que les citoyens les moins fortunés fussent en mesure de siéger lors des procès, sans craindre de perdre une journée de travail : de formelle, la démocratie devenait peu à peu réelle. Dans le même temps, Périclès prit l'initiative d'une politique de grands travaux, dont l'érection du Parthénon, entre 447 et 438 av. J.-C., reste la manifestation la plus éclatante. Enfin, il acheva la construction des Longs Murs qui reliaient la ville à son port, Le Pirée, et développa la flotte de guerre, au grand bénéfice des thètes qui peuplaient les trières et y recevaient une solde. À cet égard, démocratisation interne et impérialisme externe avançaient d'un même pas.

Ce n'est donc nullement un hasard si Périclès fut aussi le défenseur acharné des intérêts athéniens au sein de la ligue de Délos. Au plus tard en 454 av. J.-C., à l'apogée de son influence, le trésor fédéral fut transféré sur l'Acropole : les Athéniens pouvaient désormais y puiser à leur guise pour financer le fonctionnement de la démocratie. Parmi les alliés, ces évolutions engendrèrent des mécontentements d'autant plus vifs que le danger perse était conjuré depuis les années 460. La situation devint critique lorsque fut signée la Paix de Callias, en 449 av. J.-C. : le traité mettait un point final à l'affrontement ouvert par les

guerres médiques, rendant le maintien de la ligue sans objet. Athènes refusa toutefois de dissoudre une alliance dont elle tirait des profits substantiels et Périclès réprima sans état d'âme les soulèvements qui s'ensuivirent : l'Eubée en 446 av. J.-C. et la longue guerre contre Samos, entre 441 et 439.

Au-delà de ces révoltes ponctuelles, la cité démocratique dut également affronter l'hostilité grandissante de Sparte et de ses alliés péloponnésiens. Inquiets devant la montée en puissance d'Athènes, les Lacédémoniens prirent la tête d'une alliance destinée à contrer son influence. Après des affrontements par alliés interposés, suivis par un bref moment d'accalmie – la paix de Trente Ans en 446 av. J.-C. –, les tensions s'accrurent à nouveau jusqu'à ce qu'en 432 av. J.-C., le conflit éclate au grand jour. La guerre du Péloponnèse était lancée : elle allait durer plus de 25 ans et s'achever par la défaite d'Athènes, en 404 av. J.-C. C'est Périclès qui élaborait la stratégie qui, durant les premières années, permit aux Athéniens de résister aux Péloponnésiens, pourtant supérieurs en nombre et dotés d'une infanterie redoutable. Grâce à leur supériorité sur les mers et leur système de défense inexpugnable, les Athéniens semblaient même en bonne posture pour l'emporter. Mais une grave épidémie ravagea la cité à partir de 430. Un an plus tard, Périclès mourait emporté par le fléau.

Ces quelques jalons révèlent une trajectoire biographique complexe, dont il est difficile de cerner toutes les sinuosités. De fait, les sources antiques sont lacunaires et ne permettent que rarement d'évaluer avec précision le rôle joué par Périclès dans les évolutions de la cité athénienne au milieu du v^e siècle.

Sources : la construction antique du personnage

Un premier constat s'impose : les sources épigraphiques et archéologiques ne sont que d'un faible secours pour

éclairer l'action du stratège. Aucun décret proposé par Périclès n'est ainsi parvenu jusqu'à nous. Seules deux inscriptions le mentionnent nommément : la première, gravée plus d'un siècle après sa mort, rappelle qu'il finança, en tant que chorège, la tragédie d'Eschyle, les *Perses* ; la seconde – pour laquelle le nom de Périclès a seulement été restitué par les épigraphistes – fait allusion à son intervention dans la construction d'une fontaine dans le sanctuaire d'Éleusis, en Attique¹².

Les témoignages archéologiques laissent l'historien tout aussi démuné. Ornant la couverture de nombreux ouvrages, le buste de Périclès n'est qu'une copie en marbre d'époque romaine. Sculpté par Crésilas, artisan d'origine crétoise, l'original en bronze se trouvait sur l'Acropole, probablement comme offrande votive – un don à la divinité – dédiée par ses proches après sa mort¹³. Périclès y était représenté coiffé de son célèbre casque, relevé sur son front. Encore faut-il bien comprendre qu'il s'agissait là d'une image idéalisée, destinée à mettre en scène une fonction – celle de stratège –, et non à représenter l'individu en lui-même, à la manière d'un cliché photographique¹⁴.

Pour aborder l'action de Périclès, les historiens en sont donc réduits à convoquer les seules sources littéraires. Celles-ci sont marquées par deux caractéristiques majeures : tout d'abord, le rôle essentiel joué par un texte tardif, la *Vie de Périclès* de Plutarque, qui recueille de nombreux témoignages des v^e et iv^e siècles et dont

12. Voir *infra*, épilogue, « Individu et démocratie : la place du grand homme », p. 353-363.

13. Voir B. HOLTZMANN, *L'acropole d'Athènes : monuments, cultes et histoire du sanctuaire d'Athéna Polias*, Paris, 2003, p. 103 et T. HÖLSCHER, « Die Aufstellung des Perikles-Bildnisses und ihre Bedeutung », *WJA*, 1 (1975), p. 187-199, ici p. 191.

14. Voir *infra*, chapitre 2, « Périclès le stratège », p. 67.

les historiens ont montré la fiabilité relative¹⁵ ; ensuite, le caractère *bifrons* de la documentation, tantôt louangeuse, tantôt critique à l'égard du stratège.

En tout début de chaîne, il est toutefois un auteur, Hérodote, dont le parti pris reste difficile à saisir. Cela n'est d'ailleurs guère étonnant : exact contemporain du stratège, l'historien ne mentionne qu'une seule fois Périclès dans son œuvre consacrée aux guerres médiques et à leur cause. En l'absence de preuves tangibles, de nombreux interprètes font pourtant d'Hérodote un partisan zélé du stratège¹⁶ : séjournant à Athènes dans les années 450-440, il aurait même glissé un discret hommage à Périclès en évoquant le rêve que fit sa mère avant de le mettre au monde¹⁷. Rien ne vient pourtant étayer cette hypothèse qui repose sur un présupposé discutable : le « père de l'histoire » ne saurait qu'être ami avec le « père de la démocratie ». Dans ses *Histoires*, Hérodote développe en réalité un discours négatif, sinon sur Périclès, du moins sur ses ascendants, n'hésitant pas à relayer les traditions hostiles aux Alcéméonides et à son père Xanthippe¹⁸. C'est que l'historien n'a rien d'un chantre sans nuances d'Athènes. S'il admire la cité victorieuse des guerres médiques, il critique de façon à peine voilée la puissance impérialiste qui, guidée par Périclès, opprime les Grecs d'Ionie dans le

15. Voir en dernier lieu Chr. PELLING, *Plutarch and history*, Swansea, 2002 et P. SCHMITT PANTEL, *Hommes illustres*, op. cit., p. 175-196 (« Plutarque, biographe et historien »).

16. Voir à ce propos H. STRASBURGER, « Herodot und das perikleische Athen », *Historia*, 4 (1955), p. 1-25, ici p. 3, qui repère l'idée chez Eduard Meyer, Ulrich von Wilamowitz ou Victor Ehrenberg.

17. *Histoires*, VI, 131. Sur ce rêve ambigu, voir *infra*, chapitre 1, « Un jeune aristocrate ordinaire », p. 42.

18. Voir *infra*, chapitre 1, « Un jeune aristocrate ordinaire », p. 39-45 et chapitre 4, « Périclès et l'impérialisme », p. 109-110. Voir également J. SCHWARTZ, « Hérodote et Périclès », *Historia*, 18 (1969), p. 367-370, selon qui la remarque d'Hérodote sur les enfants illégitimes chez les Lyciens contiendrait une pointe contre Périclès et Aspaspie (en I, 173).

cadre de la ligue de Délos : natif d'Halicarnasse, il est bien placé pour savoir que sa communauté n'a fait que troquer une domination pour une autre – passant de la tutelle des Perses à celle des Athéniens.

Si le jugement d'Hérodote sur Périclès prête à confusion, il n'en va pas de même des autres témoignages contemporains : tandis que la critique se fait indéniablement acerbe chez les poètes comiques, ainsi que chez Ion de Chios et Stésimbrote de Thasos, l'admiration est perceptible chez Thucydide, l'historien de la guerre du Péloponnèse.

Du vivant de Périclès, les poètes comiques – tels Cratinos ou Hermippos – ridiculisaient volontiers le stratège au théâtre. De fait, les Comiques composaient des pièces d'actualité, souvent violentes, parfois injurieuses, jouées devant toute la cité lors des grandes fêtes religieuses en l'honneur de Dionysos. La plupart de ces comédies nous sont parvenues à l'état de fragments qui permettent néanmoins de saisir la virulence des accusations portées contre Périclès. Les poètes lui reprochaient son comportement tyrannique et, surtout, ses liens néfastes à la cité : sur scène, Périclès était représenté tantôt en chef tout-puissant, tantôt en marionnette manipulée par ses amis (Damon) ou ses amours (Aspasie)¹⁹.

Les œuvres théâtrales restent toutefois d'un maniement délicat pour l'historien. Tout d'abord, parce qu'elles sont fragmentaires et qu'il est souvent difficile de reconstituer l'intention de leur auteur. Ensuite, parce qu'elles sont outrancières et grossissent volontairement le trait pour provoquer le rire dans ce qui s'apparente à un défoulement verbal ritualisé. Enfin, parce qu'elles personnalisent nécessairement la critique et attaquent toujours des hommes bien identifiés – et non des mécanismes politiques et

19. Voir *infra*, chapitre 6 et 7 et, de façon générale, M. VICKERS, *Pericles on Stage. Political Comedy in Aristophanes' Early Plays*, Austin, 1997.

sociaux : l'attaque *ad personam* est l'un des principaux ressorts de la comédie, qui se définit par le fait de « rire de quelqu'un » (*onomasti komoidein*)²⁰. Dès lors, la Comédie tend immanquablement à donner la part trop belle aux individus, certes décriés, mais placés sur le devant de la scène.

Les fragments conservés de Ion de Chios et de Stésimbrote de Thasos sont tout aussi difficiles à interpréter. Contemporain de Périclès, Ion de Chios s'illustra dans différents genres civiques, dont la tragédie et le dithyrambe. Au cours de ses séjours à Athènes, il fut l'hôte de Cimon qu'il décrit de façon louangeuse, alors qu'il dénigre le comportement de Périclès, en particulier lors de la guerre de Samos²¹. Quant à Stésimbrote de Thasos, il est tout aussi mal disposé envers le stratège : dans son traité *Sur Thémistocle, Thucydide et Périclès*, il se livre à une attaque en règle de ces trois dirigeants politiques athéniens, critiquant leur éducation et leur caractère²². Qu'il critique ainsi les mœurs supposément dérégées de Périclès ne doit pas surprendre : dans le monde grec, les manières de vivre faisaient partie intégrante de la définition du politique²³.

Si ces multiples attaques furent à la source d'une tradition hostile à Périclès, Thucydide fut indéniablement

20. R. SAETTA COTTONE, *Aristofane e la poetica dell'ingiuria. Per una introduzione alla loidoria comica*, Rome, 2005.

21. Voir à ce propos A. GEDDES, « Ion of Chios and Politics », dans V. JENNINGS et A. KATSAROS (éds.), *The World of Ion of Chios*, Leyde, 2007, p. 110-138. Apparemment apolitique, l'œuvre d'Ion reflète en réalité la position sociale de son auteur. Vivant sous un gouvernement oligarchique à Chios et appartenant lui-même à l'élite, Ion critiquait la politique démocratique et patriotique menée par Périclès, lui préférant Cimon, davantage en phase avec ses idéaux politiques panhelléniques.

22. A. BANFI, *Il governo della città: Pericle nel pensiero antico*, Bologne, 2003, p. 46 et suiv.

23. Voir à ce propos P. SCHMITT PANTEL, *Hommes illustres, op. cit.*, p. 12-13 et p. 197-205.

à l'origine de la représentation idéalisée du stratège²⁴. Stratège lui-même avant d'être exilé d'Athènes en 424, l'historien propose, dans son *Histoire de la guerre du Péloponnèse*, une lecture rationalisante de l'action de Périclès, restituant plusieurs de ses discours, dont la célèbre oraison funèbre prononcée en 431 en l'honneur des morts athéniens de la première année de la guerre. Reste que Thucydide n'aborde en détail que les deux dernières années de la vie de Périclès. Dans la première partie – le récit de la *pentekontaétie*, la période de cinquante ans qui sépare la fin des guerres médiques du début de la guerre du Péloponnèse –, le stratège n'apparaît que fugitivement à trois reprises, battant les Sicyoniens et attaquant Oiniadae en 454 (I, 111, 2), soumettant l'Eubée en 446 (I, 114), avant de mater la révolte de Samos en 440/39 (I, 116-117). Périclès ne joue en réalité les premiers rôles qu'à partir de la fin du premier livre et disparaît déjà au milieu du deuxième (II, 65), dans une œuvre qui en compte huit : Thucydide ne s'attarde sur le stratège qu'en tant qu'acteur de la guerre du Péloponnèse sans se soucier de présenter en détail sa vie avant le déclenchement des hostilités. Au demeurant, l'historien s'intéresse davantage au pouvoir et à ses mécanismes qu'aux individus

24. Cette admiration n'aurait pas été sans réserve, à en croire E. FOSTER, *Thucydides, Pericles, and Periclean Imperialism*, Cambridge, 2010, p. 210-220. Thucydide aurait en effet admiré le stratège, tout en critiquant implicitement sa politique impérialiste et sa trop grande confiance dans la puissance militaire athénienne. Cette vision est partagée par M. C. TAYLOR, *Thucydides, Pericles, and the Idea of Athens in the Peloponnesian War*, Cambridge, 2010, qui radicalise l'analyse au point de soutenir que Thucydide « censure implicitement Périclès » et le projet impérialiste athénien en lui-même (p. 1). Cette lecture « entre les lignes » laisse sceptique : dans la mesure où Thucydide ne se prive pas pour critiquer la démocratie et son fonctionnement, on ne voit pas bien pour quelle raison il aurait célébré Périclès, tout en cryptant un message négatif à l'intention de quelques « happy few » capables de détecter l'allusion.

eux-mêmes – même s'il tient à souligner l'empreinte de Périclès sur la vie politique athénienne.

Au IV^e siècle, les sources anciennes continuent à osciller entre louange et blâme, en fonction des objectifs poursuivis par les auteurs et du public visé. À de rares exceptions, la vision des philosophes est négative. Chez les disciples de Socrate, Périclès devient un sujet de réflexion à la fois politique et philosophique, qui vire rapidement à l'anti-modèle. Admirateur de Sparte et contempteur de la démocratie, Antisthène (445-365 av. J.-C.) critique ouvertement Périclès en couvrant d'injures sa compagne Aspasia. Quant à Platon, il fait du stratège un dangereux démagogue corrompueur de la foule, incapable d'élever convenablement même ses propres enfants. Les Socratiques font donc de Périclès un repoussoir, dans le cadre d'une réflexion critique sur la démocratie et sur son fonctionnement vicié par nature.

À l'autre extrémité du spectre, les orateurs attiques ont plutôt tendance à célébrer Périclès, même si le stratège est bien souvent éclipsé par l'aura éclatante de Solon. Cette évocation discrète, mais positive, s'explique dans la mesure où les orateurs s'adressent à un public populaire, et non à un auditoire choisi comme dans les cercles philosophiques où des propos anti-démocratiques pouvaient plus facilement être tenus²⁵.

Au dernier tiers du IV^e siècle, Aristote et son école proposent un portrait contrasté de Périclès. Dans la *Politique*, le philosophe fait du stratège l'incarnation de la prudence, la *phronèsis*, c'est-à-dire l'aptitude à bien délibérer dans un monde toujours mouvant²⁶. Toutefois, l'auteur de la *Constitution des Athéniens* – qu'il s'agisse d'Aristote

25. Voir E. R. DODDS, *Plato. Gorgias*, Oxford, 1959, p. 325-326, pour les références aux grands hommes chez les orateurs. Cf. notamment Isocrate (*Sur l'échange*, 111 et 234-235) ou Lysias, *Contre Nicomachos* (XXX), 28.

26. P. AUBENQUE, *La prudence chez Aristote*, Paris, 1963, p. 53-60.

lui-même ou d'un membre de son école – réproouve sans nuance l'introduction du *misthos* et accuse Périclès d'avoir cherché par ce biais à corrompre la foule, retrouvant là des accents platoniciens.

Dans cette chaîne de textes antiques, il est un maillon décisif, quoique tardif: la *Vie de Périclès* de Plutarque (46-125 apr. J.-C.). Originaire de Chéronée en Béotie, ce notable grec compose ses *Vies parallèles* au début du II^e siècle après J.-C., à un moment où la Grèce se trouve, depuis longtemps déjà, sous la domination romaine. Mettant en parallèle un Grec et un Romain, Plutarque choisit de mettre en regard Périclès et Fabius Maximus, au nom de la prudence qui les caractériserait tous deux. Influencé par Platon, son travail recueille, sous forme de citations plus ou moins explicites, la plupart des fragments comiques sur Périclès, les critiques portées à l'encontre du stratège par Ion de Chios et Stésimbrote de Thasos ou encore les remarques perfides d'Antisthène et des Socratiques. Pour autant, son maniement demeure fort délicat pour les historiens d'aujourd'hui.

Tout d'abord, son œuvre est marquée par la volonté de construire un cadre unitaire – une *Vie* – à partir d'un matériel abondant, mais hétérogène. Ce foisonnement conduit souvent Plutarque à vouloir concilier l'inconciliable, en juxtaposant dans son récit des traditions totalement opposées: ainsi fait-il par exemple autant de place à la froide analyse de Thucydide sur les causes profondes de la guerre du Péloponnèse qu'aux vitupérations des poètes comiques qui se plaisaient tant à souligner le rôle de sa maîtresse Aspasia dans le déclenchement des hostilités.

Relayant autant l'éloge que le blâme, Plutarque émet lui-même un jugement contrasté sur l'action de Périclès: s'il tient manifestement à célébrer l'homme des grands travaux – ces monuments qui témoignent de l'antique

puissance de la Grèce au moment où il compose ses *Vies*²⁷ –, il souhaite néanmoins dénigrer le démocrate, en bon disciple de Platon et thuriféraire de Cimon. Cette tension rend parfois difficile la compréhension de son projet. Pour résoudre cette contradiction, Plutarque découpe artificiellement la vie de son héros en deux séquences que tout oppose : dans un premier temps, Périclès se serait comporté en démagogue, multipliant les cadeaux à la foule, quitte à lui faire contracter des habitudes pernicieuses (IX, 1) ; une fois sa position définitivement assurée après l'ostracisme de Thucydide d'Alopékè, il aurait changé radicalement d'attitude, n'hésitant pas à refréner les aspirations populaires, au risque d'essuyer la colère du peuple (XV, 2).

Une dernière difficulté rend l'interprétation du texte de Plutarque particulièrement délicate. Parce qu'il vit à l'époque des Césars, il ne saisit pas toujours les réalités qu'il prétend décrire. Ainsi a-t-il tendance à interpréter l'action de Périclès au prisme de son temps, en attribuant à son héros la conduite, voire l'autorité d'un empereur romain. Que le peuple puisse exercer une souveraineté effective ne rentre nullement dans son cadre de pensée.

Si marquante soit-elle, la *Vie de Périclès* ne signe pas la fin des controverses autour de la figure du stratège. Quelques décennies après la mort de Plutarque, Aelius Aristide (v. 117-v. 185 apr. J.-C.) rend ainsi un hommage appuyé au chef démocrate dans son discours *Contre Platon, pour la défense des quatre*, sans émettre la moindre réserve sur son compte. Drapé dans l'autorité de Thucydide, il soutient que Périclès n'a jamais corrompu le peuple en quoi que ce soit, contrairement à ce que prétend la vulgate platonicienne reprise par Plutarque²⁸.

27. *Périclès*, XII, 1 ; *Sur la gloire des Athéniens*, 348C et 351A.

28. *Contre Platon, en défense des quatre* (III), 11-127 et, en particulier, 20 (cf. aussi *Panathénaïque*, 383-392). Le discours fut composé entre 161 et